

die betreffenden Forderungen gegenüber dem Gemeinschuldner geltend gemacht werden, so muss es ihm vorbehalten bleiben, vom « Übernehmer » zu verlangen, dass er ihn von diesen Schulden in dem fortbestehenden Umfang befreie, während umgekehrt kein zureichender Grund ersichtlich ist, aus welchem dies der Konkursmasse zuzugestehen wäre, die sich ja durch Ausrichtung der Konkursdividende jeder Verpflichtung gegenüber den betreffenden Gläubigern gänzlich entledigen kann. Ob der Gemeinschuldner seinerseits die Befreiung schlechthin verlangen könne oder erst, wenn er zu neuem Vermögen gekommen ist und daher selbst belangt werden kann, braucht hier nicht erörtert zu werden. Denn aus dem bereits Gesagten folgt ja zur Genüge, dass Schuldbefreiungsansprüche, wie sie vorliegend abgetreten worden sind, überhaupt nicht gemäss Art. 260 SchKG abgetreten werden können, weil sie nicht zur Konkursmasse gehören, solange sie nicht durch Ausrichtung der Konkursdividende im Umfang derselben in Ansprüche auf Zahlung umgewandelt worden sind.

2. — Zudem könnte die Art und Weise, wie das Konkursamt die Abtretung in die Wege geleitet hat, nicht gebilligt werden. Die Vorschrift des Art. 49 KV, wonach beim summarischen Konkursverfahren in wichtigeren Fällen eine Fristansetzung für Abtretungsbegehren mit der Bekanntmachung der Auflegung des Kollokationsplanes verbunden werden kann, ist nämlich, wie die Vergleichung mit Art. 63 KV zeigt, wo nur auf Art. 48 und nicht auf Art. 49 verwiesen ist, eine Ausnahmenvorschrift für Aussonderungsansprüche, die ihre Begründung darin finden mag, dass nach Art. 242 SchKG in erster Linie die Konkursverwaltung zur Verfügung über die Herausgabe von Sachen an Drittsprecher berufen ist. Von diesem Ausnahmefall abgesehen kann als Voraussetzung der Abtretung ein Verzicht auf die Geltendmachung von Masserechtsansprüchen auch im summarischen Verfahren nur durch die Gläubigerversammlung

oder einen auf dem Zirkularweg herbeigeführten Gläubigerbeschluss ausgesprochen werden (Art. 96 litt. a KV). Reichte, wie das Konkursamt vorbringt, weder die Konkursmasse noch die geleistete Kostensicherheit für eine dieser Vorkehren hin, so wäre eben nachträglich noch einmal gemäss Art. 230 SchKG vorzugehen gewesen. Sodann ist nicht erfindlich, wieso das Konkursamt glaubt, von der Verwendung des Konkursformulars Nr. 7 absehen zu dürfen, während Art. 80 KV doch bestimmt, dass die Abtretung von Rechtsansprüchen an einzelne Gläubiger im Sinne von Art. 260 SchKG unter den im vorgeschriebenen Formular (Nr. 7) festgesetzten Bedingungen erfolge.

Demnach erkennt die Schuldbetr.- und Konkurskammer :

Die Rekurse werden begründet erklärt und die angefochtenen Abtretungen von Masserechtsansprüchen aufgehoben.

32. Arrêt du 21 septembre 1927 en la cause Zwahlen.

Poursuite pour effets de change. — Conditions que doit remplir une lettre de change tirée de l'étranger, pour pouvoir donner lieu à la procédure spéciale des art. 177 et suiv. LP (art. 823 al. 1 CO).

Le 27 août 1927, L. Lafond, à Tours (France), a intenté à Henri Zwahlen une poursuite pour effet de change et lui a fait notifier un commandement de payer N° 75 061. La poursuite était fondée sur un document ainsi conçu :

« Francs français. B. P. F. 10 267,15.
Tours, le 15 juillet 1926.

Au quinze septembre prochain, veuillez payer contre mandat à l'ordre de Banque Dutilleul la somme de dix mille deux cent soixante sept francs 15 centimes, valeur en marchandises suivant avis.

(signé) Lafond.

A Monsieur Zwahlen,
Genève (Suisse). »

En marge se lisent les mots suivants : « Accepté. Zwahlen. »

Le 31 août 1927, le débiteur a demandé, par voie de plainte, l'annulation de la poursuite N° 75 061, alléguant que, faute de porter le mot : « Change », le document produit ne constituait pas une lettre de change.

Statuant le 2 septembre 1927, l'autorité cantonale de surveillance a écarté la plainte, en considérant, notamment, ce qui suit :

L'effet dont il s'agit a été créé en France. Aux termes de l'art. 823 al. 1 CO, les conditions essentielles de la lettre de change tirée d'un pays étranger, ainsi que de tout autre engagement de change signé en pays étranger, sont déterminées par la loi du lieu où l'acte a été passé. Or l'effet produit par le créancier revêt le caractère d'une lettre de change au regard du droit français (art. 110 du Code de commerce), lequel n'exige pas, comme la loi suisse, la mention expresse du mot : « change ». Un effet de change régulièrement établi à l'étranger autorisant, en Suisse, la poursuite spéciale pour effets de change, c'est, dès lors, à bon droit que l'office a notifié le commandement de payer N° 75 061.

Zwahlen recourt au Tribunal fédéral. Il soutient que l'art. 823 al. 1 CO n'est point applicable, en l'espèce, l'acceptation — donnée en Suisse — constituant, à son avis, un « autre engagement de change », au sens de cet article.

Considérant en droit :

En vertu de l'art. 177 LP, la poursuite pour effets de change est admise lorsque la créance qui fonde cette poursuite a sa base dans une lettre de change ou dans un chèque, et que le débiteur est sujet à la poursuite par voie de faillite. En l'espèce, il s'agit uniquement

d'examiner si le document produit par Lafond présente les caractères d'une lettre de change. Le Tribunal fédéral a jugé de façon constante que tel est le cas lorsque le titre de créance satisfait, tout au moins en la forme, aux conditions essentielles de la lettre de change et que celle-ci est signée par le débiteur à poursuivre (RO 40 III p. 49 et arrêts cités).

Comme l'a rappelé l'instance cantonale, les conditions essentielles de la lettre de change tirée d'un pays étranger sont déterminées par la loi du lieu où l'acte a été fait (art. 823 al. 1 CO). Or il n'est point contesté que l'effet émis, le 15 juillet 1926, à Tours, et accepté par le débiteur, réponde à toutes les exigences du Code de commerce français. Son caractère de lettre de change doit donc incontestablement être reconnu en Suisse.

L'autorité de surveillance n'a pas à rechercher, notamment, quelle loi régit les *effets* d'une acceptation donnée en Suisse. Cette question relève du droit matériel, soit des tribunaux, et non de la procédure d'exécution. Il suffit, aujourd'hui, de constater l'existence formelle d'une obligation de change parfaitement caractérisée.

Ce n'est point, en effet, l'acceptation qui donne à la lettre son caractère d'engagement de change. Ce caractère existe déjà de par l'émission et la mise en circulation du titre. Preuve en soit que, lorsque le tireur endosse la lettre de change, l'endossataire et tous les endossataires successifs acquièrent contre lui un droit de recours pour le cas de non-paiement, alors même que la traite n'est point acceptée. L'acceptation tire donc son caractère de la nature du texte lui-même. Le débiteur contracte, dès lors, un engagement de change lorsqu'il accepte un effet qui constitue un engagement de change d'après le principe *locus regit actum* (art. 823 CO). Toute autre solution conduirait à des conséquences inadmissibles. Bien qu'entièrement conforme à la loi du pays d'émission, une traite endossée successivement dans

plusieurs pays devrait, alors, être considérée dans certains d'entre eux, comme une lettre de change, mais on pourrait, dans d'autres Etats, lui refuser ce caractère. La théorie soutenue par le recourant est donc inconciliable avec la nature de la lettre de change. Elle enlèverait à celle-ci ce qui fait sa valeur particulière et doit, dès lors, être résolument écartée.

La Chambre des Poursuites et des Faillites prononce :

Le recours est rejeté.

33. Entscheid vom 23. September 1927 i. S. Ruffy.

Ist die Apotheke eines Arztes unpfändbar? SchKG Art. 92 Ziff. 3.

Voraussetzungen der Unpfändbarkeit von Berufswerkzeugen (und zur Berufsbetreibung notwendigen Warenvorräten), wenn der Schuldner mehr als einen Beruf betreibt.

Kriterien der Unternehmung im Unterschied zum Beruf, wenn Warenvorräte als Kompetenzstücke beansprucht werden.

Beschränkung der Unpfändbarkeit von zur Berufsbetreibung notwendigen Warenvorräten in zeitlicher Beziehung.

Pfändbarkeit von an sich unpfändbaren, jedoch kostbaren Sachen, sobald der Gläubiger sie durch andere (billigere) ersetzt.

Die für die Unpfändbarkeit massgebenden Umstände sind von Amtes wegen festzustellen.

A. — In der Betreibung der Rekurrentin gegen den Rekursgegner, ihren früheren Ehemann, welcher in der Stadt Luzern den Beruf eines Arztes betreibt, verlangte die Rekurrentin ausdrücklich die Pfändung der Apotheke des Rekursgegners. Als das Betreibungsamt dieses Begehren abwies mit der Begründung, die Apotheke müsse einem Arzt als Kompetenzstück belassen und Medikamente können und dürfen nicht versteigert werden, führte die Rekurrentin Beschwerde. Vor der

obern kantonalen Aufsichtsbehörde machte sie u. a. geltend, dass selbstverständlich ohne weiteres pfändbar sei das Möbelstück, in welchem die einzelnen Medikamente aufbewahrt werden.

B. — Durch Entscheid vom 20. Juli 1927 hat die Schuldbetreibungs- und Konkurskommission des Obergerichts des Kantons Luzern die Beschwerde abgewiesen.

C. — Diesen Entscheid hat die Rekurrentin an das Bundesgericht weitergezogen und hiebei u. a. vorgebracht, die Privatapotheke des Rekursgegners sei in einem schönen Möbelstück untergebracht, das unter keinen Umständen der Pfändung entzogen werden könne.

Die Schuldbetreibungs- und Konkurskammer zieht in Erwägung :

Die Herstellung von Medikamenten macht den vom Beruf des Arztes verschiedenen Beruf des Apothekers aus, welchen also der Rekursgegner neben dem Arztberuf als zweiten Beruf betreibt. Für die Ausübung eines von zwei Berufen Kompetenzstücke in Anspruch zu nehmen kann nun aber einem Schuldner nur dann zugestanden werden, wenn er die Mittel zum eigenen Unterhalt und denjenigen seiner Familie nicht schon durch die Ausübung des anderen Berufes für sich allein gewinnen kann, zumal wenn letzterer der Hauptberuf ist; denn in diesem Falle greifen die Gründe der Menschlichkeit und sozialen Fürsorge nicht platz, welche den Vorschriften über die Unpfändbarkeit zu Grunde liegen (vgl. in diesem Sinne schon Entscheid vom 31. Mai 1927 i. S. Peyer A.-G.). Allein zu dieser entscheidenden Frage hat die Vorinstanz nicht Stellung genommen; sie ist weder mit ihrer Annahme beantwortet, dass der Rekursgegner mit erheblichen Schwierigkeiten zu rechnen hätte, wenn ihm die Selbstdispensation verunmöglicht würde, noch mit der Feststellung, dass er schon jetzt mit Sorgen um den Unterhalt seiner Familie zu kämpfen habe, weil dahinsteht, ob damit wirklich der unumgäng-